

missaires se sont-ils attachés, surtout, à établir qu'un règlement rigide, uniforme pour toutes les écoles ne pouvait apporter de bons résultats. Faire accepter par des esprits anglais qu'un régime scolaire ne doit pas être un moule unique était emporter le morceau d'un seul coup.

Cela pouvait justifier la nomination d'un directeur français et d'un directeur anglais, chacun dans son domaine devant veiller au bon fonctionnement des écoles.

Il est impossible de dire dès aujourd'hui ce que sera le nouveau régime, mais nous pouvons supposer qu'il a tout ce qu'il faut pour rendre justice, si on le veut. Si on ne le voulait pas, le régime que l'on propose ne serait sans doute qu'une amélioration sur le papier.

Tout dépendra de la valeur du directeur français et de la latitude qu'on voudra bien lui laisser. C'est à lui qu'il appartiendra de faire les suggestions qui conviennent, d'assurer même le recrutement futur de véritables instituteurs bilingues, point pourtant important que ne mentionne pas même le rapport.

Tout cela sera de son domaine, et réussira, si on veut seulement lui permettre d'agir.

Nous n'avons, pour le moment, aucune raison de supposer que ce directeur sera un homme sans pouvoirs pratiques. Nous avons au contraire tout lieu de croire qu'on veut en faire l'instrument de la justice que l'on est décidé à rendre.

En attendant donc que le nouveau régime puisse être jugé à l'œuvre il nous reste à nous réjouir de ce qui vient de se passer en Ontario.

Le Règlement XVII est mis hors jeu, c'était le point important.

Thomas POULIN.

DONNER VITE C'EST DONNER DEUX FOIS

Le jeune Robert essaye d'emprunter vingt piastres à son oncle. Celui-ci, fatigué de l'insistance de son neveu, finit par dire :

— Enfin, je veux bien, je te les donnerai demain matin.

— Oh ! mon oncle pourquoi pas tout de suite ? Donner vite, c'est donner deux fois.

— Au fait, tu as raison, et j'y gagnerai.

Et l'oncle tend à son neveu un billet de dix piastres.

De l'art au Ciel

SURTOUT, Senor Peintre, si vous avez besoin de quelque chose ne craignez pas de le demander Ici, tout est à votre service. Nous sommes si heureux et si honorés de vous posséder !

— Merci, Senor Curé, vous êtes trop bon, c'est moi qui suis heureux et fier de travailler pour la gloire de Dieu en contribuant à la décoration de la Cathédrale de Séville !

L'artiste qui s'exprimait ainsi parlait dans toute la sincérité de son cœur. Célèbre à 30 ans et voyant tout lui sourire, il menait dans le monde la vie d'un moine, élevant son art à la hauteur d'un sacerdoce, et trouvant juste de rendre à Dieu le Don Magnifique que Dieu lui avait concédé.

Quand le prêtre fut parti, le jeune homme installa son matériel mais, avant de monter sur son échafaudage, il voulut terminer une délicieuse tête d'Ange qu'il comptait reproduire, dans ses fresques.

Tandis qu'il s'absorbait dans son travail, il entendit retentir sur les dalles de l'Église de petits pas qui bientôt s'immobilisèrent derrière lui. Au bout de quelques minutes, le peintre troublé tourna la tête et aperçut un enfant de chœur en contemplation devant son tableau. L'artiste fut frappé par la beauté des yeux noirs de l'enfant, et surtout par l'expression d'angélique pureté répandue sur son visage.

— Cela t'amuse donc bien de me voir peindre, petit ? demanda-t-il !

— Oh ! Oui, Senor, fit le jeune garçon en joignant les mains je resterais bien toute la journée à vous regarder ! C'est si beau ce que vous faites ! On dirait que l'Ange va s'envoler hors du tableau. Mais, moi aussi, poursuit-il d'un accent convaincu, moi aussi plus tard, je peindrai la bonne Vierge et les Saints !

— Ah ! ah ! tu veux être peintre !

— C'est mon plus grand désir, senor : à la fin de l'année, quand le senor curé aura trouvé quelqu'un pour être enfant de cœur j'entrerai chez mon oncle, qui est aussi un artiste : il m'apprendra à travailler. Je serais si heureux !

— Mais c'est une véritable vocation ! tu y penses depuis longtemps, mon enfant ?

— Depuis toujours, je crois, senor, mais, depuis le printemps dernier, je suis tout à fait décidé.

— Pourquoi depuis le printemps ?

— Parce qu'à cette époque je suis allé un jour avec le "Padre (curé) porter les derniers sacrements à un mourant. C'était un pauvre homme qui demeurait dans une rue sombre, tout en haut d'une vilaine maison, mais quand on entra chez lui, on croyait pénétrer au